

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLATEAU 8511*

Administrateur : PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction : LUCIEN PARIZEAU

On est prié d'envoyer toute correspondance à la
case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Adminis-
tration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud Autres pays	\$6.50	\$3.50	\$1.85
	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année — No 46

Le numéro: 5 sous

Montréal, jeudi 3 mai 1934

Les cours de français de Trois-Pistoles

Dans une brochure d'une quinzaine de pages, l'Université de l'Ouest ontarien (University of Western Ontario) expose le fonctionnement du cours théorique et pratique de français qu'elle institue l'année dernière à Trois-Pistoles, sur l'estuaire du Saint-Laurent, pour les mois d'été, à l'intention des élèves de son enseignement des langues romanes, et elle annonce pour la période allant du 5 juillet au 30 août la session de cette année.

Suivi l'année dernière par 23 étudiants des deux sexes âgés de 18 à 25 ans, ce cours comprend des leçons de vocabulaire, de grammaire et de phonétique données le matin dans une école de l'endroit par M. H.-E. Jenkin, professeur à l'Université, avec le concours de conférenciers bénévoles recrutés sur place, et la conversation courante pratiquée le reste de la journée avec la population permanente ou transitoire.

Le recteur ou « président » de l'Université, M. W. Sherwood Fox, dit dans l'avant-propos de la brochure dont nous parlons: « On nous interroge à tout moment sur la qualité du parler canadien-français, et il en est même qui croient que c'est un patois inintelligible, partiellement composé d'indien. Pour se débarrasser de ce préjugé absurde, il suffit de visiter quelque gros bourg du Saint-Laurent, en ayant soin de prendre contact avec la classe moyenne et la classe dirigeante. On constatera que le français parlé par cette population est du français non seulement authentique mais des plus honorables. Cette langue, par rapport au français de France, est quelque chose comme l'anglais de l'Amérique du Nord par rapport à l'anglais d'Angleterre. Et l'on ne saurait certes proscrire catégoriquement la langue des classes instruites, d'Ontario ou des Etats centraux du littoral atlantique, pour cela seul qu'elle est pas tout à fait identique à celle qui se parle dans le Buckinghamshire ou dans l'agglomération londonienne. Le français canadien est grammatical et correct (grammatical and correct), agréable à l'oreille, exempt des nombreuses fautes de syntaxe et de prononciation qui trop souvent déparent la langue du peuple en France même. Résumons donc en disant que celui qui entend du français de Trois-Pistoles entendra également celui de Paris, où il n'aura non plus aucune peine à se faire entendre. »

Ce jugement plein de sens est celui que portera sur le parler du Canadien-Français tout Canadien anglais cultivé et quelque peu bienveillant.

Trois des élèves de l'année dernière, Jack Holmes, Leah Jones et Ruby Stauffer, expriment sur la population de Trois-Pistoles des sentiments qui, au dire du recteur, sont partagés par tous ceux qui eurent

comme eux l'avantage de loger chez l'habitant.

M. Holmes écrit que son séjour de Trois-Pistoles a donné à ses études de français un intérêt humain, en ce que la connaissance de cette langue non seulement lui permettra un jour ou l'autre de « discuter avec un douanier de Cherbourg », mais le fait dès maintenant « pénétrer dans la vie sociale d'un des villages les plus charmants du Canada tout entier ». « J'étais allé à Trois-Pistoles », dit-il, « surtout pour y étudier l'histoire et l'organisation sociale du Canada français. Cette petite paroisse du Saint-Laurent m'a révélé un type d'existence plus séduisant pour l'imagination que tout ce qu'on en pourrait lire dans Louis Hémon ou dans Adjoint Rivard. Tant qu'on ne connaît pas les Michaud, les Letellier et les Morin de Trois-Pistoles, on ne soupçonne pas la gentillesse du Canadien-Français (of the Canadian) ».

Mademoiselle Jones dit un mot du paysage et elle ajoute: « Egalement caractéristique de la province de Québec, l'hospitalité qui nous fut témoignée par tout le monde: l'aimable maire qui nous souhaita dans un sourire et un salut la plus sincère des bienvenues, la famille qui me traita tout de suite comme un des siens, le pittoresque chef de la fanfare, le bon curé lui-même. »

Miss Stauffer n'est pas moins enthousiaste. « Il ne faudrait pas croire que de pareils témoignages changeront quoi que ce soit à l'opinion qu'une grande partie du Canada anglais se fait du Canada français: pour l'Anglais moyen, la supériorité de sa race ne consiste-t-elle pas précisément dans son inconscient parti-pris de ne rien vouloir connaître des autres races? »

Il n'en est pas moins précieux à recueillir, en ce qu'ils nous réconcilient un peu avec nous-mêmes et que, d'autre part, ils nous confirment dans l'opinion qu'il y a du bon monde partout.

Gens pratiques, les directeurs du cours de vacances de Trois-Pistoles nous permettent bien de noter que la semaine de pension des élèves est portée cette année de \$6 à \$7. Cela, c'est du tangible. Laisse à raconter dans une de ses allocutions de Nouvion-en-Thiérache comment un intelligent étudiant s'y prit pour restaurer malgré eux l'autorité de ses parents, en train de le gâter. L'« University of Western Ontario » a-t-elle compris qu'il ne fallait pas laisser la sympathique population de Trois-Pistoles exagérer encore la réputation de bonasserie du Canada français en hébergeant gratis, ou presque, les jeunes Anglais qui lui font l'honneur de lui demander l'hospitalité? Il faudrait l'en remercier.

Olivar ASSELIN

L'opinion anglo-canadienne et notre Constitution

L'ancien ministre de l'Agriculture, M. Motherwell, et quelques députés libéraux anglo-canadiens se rallieront peut-être au gouvernement Bennett au sujet de l'Office des produits naturels. Partisans de l'économie dirigée, ils acceptent le principe de ce projet de loi. C'est là un indice révélateur de l'opinion anglo-canadienne.

Le 27 avril dernier, la Winnipeg Free Press affirmait la nécessité d'une révision de la Constitution. Ce journal cite à l'appui certaines déclarations de MM. Bennett, King, et Henry. Il prône la centralisation des pouvoirs, et réclame l'uniformité des lois commerciales.

Pourvu qu'ils y voient leur intérêt, nos citoyens anglo-saxons remettent volontiers au gouvernement fédéral la plupart des pouvoirs de leurs parlements provinciaux. Les gouvernements qui se sont succédés à Ottawa depuis 1867 ont brimé la minorité française et la province de Québec, au profit de la puissance et riche majorité anglaise du pays. Comme la Winnipeg Free Press, comme M. Motherwell, nos frères des autres provinces ne craignent guère l'intrusion du Cabinet Bennett ou de tout autre dans leur politique provinciale.

Attachés à leurs coutumes et à leur religion, les Canadiens français veulent le maintien de l'autonomie provinciale. La majorité anglaise du pays est sûre que le gouvernement fédéral respectera ses privilèges en matière d'éducation, d'assistance publique, etc. L'Office des produits naturels engendrera des difficultés qu'une conférence inter-provinciale seule pourra résoudre, et qu'apparemment elle résoudra par la centralisation des pouvoirs. Les députés anglo-canadiens partisans de l'économie dirigée, même de l'éco-

nomie dirigée par un gouvernement central aux prises avec les exigences contradictoires de neuf provinces, ces députés se rallient au gouvernement Bennett et à la C.C.F. Ils s'inquiètent peu ou prou de l'autonomie provinciale. Celle-ci, en effet, n'est pas pour eux l'unique sauvegarde de leur particularisme, comme elle l'est pour nous.

Dollard DARSEREAU

Échos

PUDEUR...

— Adam et Eve, au paradis américain, n'ont pas de chance. Ils s'apprêtent à orner une fontaine destinée au Grand Palais de la Radio, à New-York. Un Suédois, M. Carlo Milles, les avait sculptés.

Ils étaient nus et ne s'en apercevaient point. Mais, M. Rockefeller junior, qui est couvert, lui, de bank-notes, choqué en sa pudeur, fit intervenir un archange qui avait l'uniforme d'un policeman.

La première fois, au vrai paradis, il avait fallu qu'ils fassent...

L'« Ordre » ne vous trompera jamais délibérément. Il s'efforcera de vous tromper à son insu le moins souvent possible.

Visiter le musée, c'est s'instruire en flânant. Le Musée Commercial et Industriel de Montréal, 540 est, rue LaGauchetière, possède plus de 20,000 échantillons de produits bruts et manufacturés de toutes les parties du monde. Ouvert au public tous les jours de 9 h. à midi, de 2 h. à 5 h.; les dimanches et jours de fête, de 2 h. à 5 h. Entrée libre. (r-o)

LA SAISON DE PÊCHE



Le contribuable. — Tous les ans, je repeuple la rivière, et je ne trouve plus rien à pêcher pour moi... c'est bizarre...

La crise agricole

Tout le monde a son plan de redressement agricole. Je ne veux pas m'exposer au ridicule de présenter le mien car, pour bien comprendre le grave problème de notre agriculture québécoise, il faut d'abord faire table rase d'un grand nombre de préjugés courants. Un des lieux communs le plus fréquemment répété est le suivant: « Produire pour vivre. » Il n'est pas de formules qui soient plus nébuleuses que celle-là. Le cultivateur ne fait rien d'autre que ce qu'on lui préche. Il produit; mais, depuis quelques années, il réussit à peine à « arracher » sa vie. Pourquoi? Tout simplement parce que ses produits qui s'accumulent dans ses greniers ne se vendent pas. Appliquée intégralement la formule, « produire pour vivre », serait préparer la barbarie des âges de la cueillette. Si notre « habitant » se suffisait lui-même, comme dans les temps héroïques, qu'advierait-il de nos populations urbaines qui n'ont que l'industrie pour vivre? Veut-on priver nos agriculteurs de l'avantage certain de notre civilisation matérielle? Des milliers de chaudières de notre province de Québec sont privées du plus élémentaire confort. Leurs occupants qui produisent pour vivre voient la presque totalité de leur revenu monétaire passer aux mains du percepteur. Ils sont, de plus, les victimes résignées des innombrables incidences d'impôts qui passent inaperçues dans nos lois financières.

Une autre panacée miraculeuse, s'il faut en croire des personnes sans doute bien intentionnées, est la coopération. On cite l'exemple du Danemark pour épater la galerie. En principe, la coopération, comme bien d'autres choses, est excellente jusqu'à ce qu'elle entre dans la pratique. Le premier pas à faire dans la voie du coopératisme intégral est la suppression du trust anonyme de l'intermédiaire puisque la coopération a pour but essentiel d'éliminer le profit non gagné (unearned increment). C'est là une tâche impossible à laquelle se sont heurtés tous les Etats.

La coopération, c'est bien beau sur le papier, mais la colonisation devrait être, intelligemment conduite, le levier de notre politique agricole provinciale. Nous pouvons fonder facilement plus de 1,000 paroisses dans la province. La mise en oeuvre de nouvelles terres décongestionnerait nos villes et nos vieilles campagnes. Que de pères

de famille se désolent à songer qu'ils n'ont plus de terres pour leurs fils! Les Etats-Unis ne peuvent nous servir indéfiniment de déversoir.

La tâche du moment est celle-ci: conquérir notre propre pays en le libérant des servitudes financières et juridiques qui pèsent sur certaines de nos régions forestières. Et notre commerce d'exportation de bois, dira-t-on? Il n'est pas de meilleure réponse à cette question que de demander: qui profite de ce commerce? Ce sont les sociétés anonymes qui, en 1929 et bien avant d'ailleurs, ont obtenu des concessions forestières au mépris, j'ose le dire, de tout bon sens. Et quel est le capital qui exploite nos régions forestières? Le capital de spéculation. C'est lui que nous sauverons aujourd'hui en hypothéquant le domaine national! Quand on songe qu'en 1929, sur six milliards de dollars étrangers (1-5 environ de la richesse nationale), les Etats-Unis en détenaient 59%, on voit vite quel capital nous sauverons au moyen de servitudes attachées à notre sol. Nul n'ignore jusqu'à quel point les syndicats financiers américains sont intéressés dans l'exploitation forestière de notre province. Si nous voulons rester maîtres du Saint-Laurent, soyons le d'abord des rivières qui le bordent. Si nous voulons, aussi, soulager notre agriculture, nous devons en prendre les moyens. Des dégrèvements d'impôts qui supposent des économies budgétaires sont les premières mesures nécessaires à adopter. Ne pas faire de chaque poste du budget une source de promesses démagogiques est devenu une impossibilité dans l'état actuel des choses. Mais avant que les parties prenantes du budget renoncent, d'elles-mêmes, à leurs prétentions, il aura coulé beaucoup d'eau sous nos ponts. Les bons électeurs entendront, sans doute, longtemps encore des discours de ministres dans le goût suivant: — je cite de mémoire — « malgré la crise, mesdames et messieurs, loin de diminuer nos subventions, nous les avons augmentées ». Je prie les lecteurs incrédules de ne pas hésiter à me demander ma référence; je la leur donnerai avec plaisir. Bref, la crise agricole est, comme l'ont dit et redit de très nombreuses gens, un problème d'éducation. D'accord. Mais cette éducation doit commencer par celle de l'Etat.

Jean-Marie NADEAU

Radio-mairie

Notre nouveau maire est ami du progrès, comme le prouve sa dernière invention. Il a fait installer un microphone dans son bureau de l'hôtel de ville. Aux frais des citoyens qui paient encore leurs taxes, M. Houde haranguera la population de Montréal à toute heure du jour et de la nuit. Il présentera lui-même aux électeurs les fruits de ses profondes cogitations; ils seront dits « messages importants ». Un poste de T.S.F. local assurera le nouveau service public.

Les postes de la Régie ont vanté, il y a quelques jours, l'impôt sur le revenu. De la même façon, M. Houde lui-même (ou son secrétaire) chantera les bienfaits du régime. Quels sont, en effet, les « messages importants » que les maires passés, y compris M. Houde, ont fait parvenir à la foule par T.S.F.? Les journaux suffisaient à la besogne de rappeler les citoyens au devoir. Le microphone du maire n'aura d'autre utilité que de louer les actions et le talent... du maire. A l'avenir, les multiples et disparates conseils municipaux rendront tellement d'importantes décisions, que nous faire croire, que le maire n'aurait même pas le temps de courir au poste de T.S.F. pour les communiquer au peuple avide de les entendre. On décrira peut-être, à jet continu, l'activité débordante de nos édiles et de nos conseillers, de la même manière que les bonimenteurs du Forum nous instruisent des nombreuses péripéties d'une partie de hockey.

Il Houde est fortement teinté de mégalomanie, c'est un secret de Polichinelle. Il vient d'en donner une nouvelle preuve. — D. D.

Des caisses d'armes suspectes

Selon les journaux hollandais, la police hollandaise a saisi il y a un mois plusieurs caisses de fusils et de cartouches au moment où elles allaient être embarquées sur un vaisseau qui devait les emmener à Londres. Les caisses venaient de Berlin, mais ne portaient pas l'adresse du destinataire. Comme personne ne s'est annoncé pour les réclamer, il y a tout lieu de croire que ces armes devaient être employées dans quelque but coupable. La police fait tous ses efforts pour trouver le ou les destinataires, mais jusqu'à maintenant on ne mentionne aucune piste.

Outre la satisfaction que vous obtenez à fumer les cigarettes Romy, « douces comme de la soie », chaque paquet contient des cartes «Mains de Bridge», échangeables pour de véritables primes de première qualité. Les cigarettes Romy sont manufacturées par L. O. Grothe Limitée, maison canadienne et indépendante. (r-b)

Correction

En toute justice pour Jean-Charles Harvey, je rétablis une phrase que j'ai citée de mémoire dans ma critique de mardi: « ... Des églises bâties avec la sueur des pauvres. » M. Harvey avait écrit: « ... quel serait le Christ du vingtième siècle avec des temples magnifiques bâtis par l'argent des gueux sous la peur de l'enfer. » — L. P.

Propos de Ménage

Anglicismes

Quand on reproche aux Canadiens français l'usage abusif qu'ils font de toute sorte d'anglicismes, ils se défendent souvent en invoquant l'exemple de Paris, dont ils moquent les habitants. Beaucoup de Parisiens, je dois le reconnaître, font un peu la cour aux termes anglais; encore faut-il voir à quels milieux ils appartiennent. Dans le monde cosmopolite, dans celui du turf, celui des sports et parfois celui du cinéma, la conversation se pare volontiers de mots d'outre-Manche et même d'outre-Atlantique. Mais bien souvent on peut dire d'eux, comme Malherbe des roses, qu'ils ne vivent que « l'espace d'un matin ». Seuls, peut-on dire, quelques exceptions mises à part, entrent dans l'usage, se répandant dans la masse et font leur chemin en province, ceux qui désignent des objets ou des idées venus d'Angleterre ou d'Amérique; et ils ne tardent pas à prendre une allure française. Il a été de mode, il y a quelques années, dans les bars élégants de Paris, de boire un glass; on tendrait en vain l'oreille aujourd'hui pour entendre ce mot. Dans les caravansérails de la rive droite, aux Champs-Élysées ou en bordure du Jardin des Tuileries, il arrive souvent qu'on prenne le lift; mais dans les hôtels habités par des Parisiens ou fréquentés par les gens de province, c'est l'ascenseur qu'on prend. Les Américains ont fait connaître le cocktail à la France, qu'il a peut-être apprécié plus que de raison; elle boit aujourd'hui des coquetels. Et ainsi de suite.

L'anglicisme que l'on rencontre en France n'est jamais que l'anglicisme de mot. Quand il prend racine, la langue a tôt fait de l'assimiler: elle l'habille à la française. Il n'offre aucun danger pour elle, car son génie n'est pas dans la vocabulaire. C'est dans la syntaxe qu'on le trouve. Que les mots empruntés viennent de l'anglais, de l'américain, de l'allemand ou d'autres langues, la phrase reste toujours française.

Au Canada, c'est une autre histoire. J'en parlerai prochainement.

Ménage

Économistes anglo-saxons

Devant la commission bancaire ont défilé, depuis quelques semaines, des banquiers, des politiciens et des économistes; ceux-ci furent les plus amusants. On n'a pas, que nous sachions, consulté un seul économiste canadien-français; pourtant ils en valent bien d'autres. L'ancien dernier comparaisait M. McGeer, de Vancouver, comme notre ministre du commerce. Il entretint les commissaires pendant toute une journée, puis conclut: « Il est étrange qu'une civilisation capable de maîtriser l'électricité ne puisse contrôler le crédit et le commerce mondial. » A six heures de l'après-midi, M. McGeer n'avait pas encore développé toutes ses théories; la commission n'en ajourna pas moins son témoignage sine die. La foule, qui encombra la salle, écoutait frémissante; mais les commissaires ne se gênaient point pour aller fumer dans le corridor.

La mise en oeuvre du plan McGeer exigerait plusieurs amendements au code pénal. « Il faudra peut-être fusiller quelques individus, dit le témoin, mais pas beaucoup. » A un commissaire qui le pria de s'asseoir et de se reposer un peu, l'intéressé économiste répliqua: « Ne vous inquiétez pas de moi: je pourrais rester ici une semaine! »

Il en est des économistes comme des autres techniciens: parmi eux il y a des charlatans, des crédules, des ambitieux, des coquins, des hommes consciencieux et honnêtes, des ignorants et des savants. Les économistes anglo-saxons ne se distinguent guère des autres, et certains d'entre eux nous en font voir de toutes les couleurs. Seuls ils ont l'oreille de nos gouvernants. Les extrémistes et les visionnaires, dans des temps troublés, ont les faveurs de la foule, et c'est la foule qui vote. Les théoriciens comme McGeer, parce qu'anglais et extrémistes, ont une influence qu'ils ne méritent point. Ils passent pour les hommes de l'avenir, et souvent, à cause de l'aveuglement populaire, ils le sont. Le puritanisme de nos concitoyens anglais s'efforce de leur être de leurs théories; ces jeux défendus le délectent cependant.

Dollard DARSEREAU

La vertu de la barbe

Le tribunal de Jassy est appelé à se prononcer sur une affaire peu banale. Un certain G. Russo, de Braesti, a intenté un procès à Vasile Toma, le pope de l'endroit, l'accusant de lui avoir coupé la barbe contre son consentement. Il réclame une indemnité élevée pour le dommage qu'il prétend avoir subi de ce fait.

Le pope a expliqué son acte en arguant de la nécessité où il s'est trouvé de réfréner le zèle de Russo, lequel, depuis quelque temps s'en allait prêcher dans la province une nouvelle doctrine religieuse contraire aux canons de l'Eglise orthodoxe. Le pope a ajouté que la longue barbe dont Russo était porteur lui conférait un air de dignité dont il profitait pour faire des adeptes et que, depuis la disparition de cet ornement naturel, le prédicateur avait perdu tout ascendant auprès des paysans.

Le tribunal, plutôt embarrassé, a renvoyé le jugement à plus tard.

Une première victoire du Japon

L'incident japonais touche à sa fin et l'Angleterre semble accepter le principe de la doctrine de Monroe en Extrême-Orient. Les explications de Tokio ont calmé les appréhensions de Londres. Il ne s'agit nullement de fermer la porte aux Européens en Asie, mais simplement d'empêcher certaines puissances de prolonger l'anarchie du vaste empire jaune pour des fins personnelles. Le ministre des affaires étrangères japonais, M. Hirota, a été très clair sur ce point. Il faut reconnaître que la note du 18 avril a été remplacée par une autre dont le texte prête moins à controverse; mais, dans l'ensemble, Tokio maintient ses prétentions et n'a nullement « rétréci », comme l'annonçait en manchette un journal de Montréal. Tokio s'oppose à des manœuvres étrangères ayant pour effet de dresser la Chine contre le Japon et les autres puissances. Réflexions faites, le Foreign Office en est arrivé aux mêmes conclusions. Londres préfère visiblement une intervention japonaise en Extrême-Orient à celle d'une autre puissance, d'autant plus que le gouvernement anglais ne se soucie guère d'assumer, à l'heure actuelle, le rôle délicat de gendarme, que le Japon revendique pour des raisons de sécurité politique autant qu'économique.

L'expérience Hirota n'a pas mal débuté. Le parti militariste s'est retiré de la scène pour le moment et laisse aux diplomates le soin de régler l'épineuse question chinoise. Les hommes d'Etat japonais estiment que l'armée a rempli son rôle en Mandchourie et que la parole est aux chancelleries. Le Japon ne veut pas entrer en conflit armé avec la Russie ni surtout avec les Etats-Unis, mais il essaye une dernière tentative pour résoudre à l'amiable le problème chinois. L'Angleterre se range de son côté. La France reste neutre, avec quelques sympathies; l'Allemagne soutient les revendications nipponnes; la Russie est anxieuse et les Etats-Unis se cabrent. La partie est maintenant engagée entre Tokio et Washington.

Les empiètements continus des Etats-Unis en Chine ont provoqué la déclaration Hirota. L'intervention des puissances n'a rien changé à la situation; mais si les Etats-Unis persistent dans leur néfaste politique, il est probable que le conflit prendra une forme aiguë.

On comprend très bien que le secrétaire d'Etat Hull ait protesté contre toute tentative déguisée de protectorat japonais, mais on comprend aussi que M. Hirota proteste contre tout prêt américain fait en vue de fournir des armes à la Chine. Le consul-général du Japon à Genève a également protesté auprès de la S.D.N. contre tout emprunt international destiné au gouvernement de Nankin.

Tokio a remporté la première manche dans la partie diplomatique qui se joue sur l'avenir de l'Extrême-Orient. Si l'avertissement ne suffit pas et si la Russie et les Etats-Unis continuent leur malsaine activité en Chine, il faudra s'attendre à quelque chose de plus qu'une simple déclaration ou quelques notes de chancelleries.

André BOWMAN

Divorce

Il y a cinq ans, un certain Imre Weiss se mariait à Budapest. Etant lui-même d'une taille bien au-dessous de la moyenne, il pouvait penser que celle à qui il venait de donner son nom était bien faite pour lui: elle n'avait, en effet, rien d'une Junon.

Mais, ayant donné le jour à un enfant, Mme Weiss se mit à prendre un embonpoint qui ne fit que s'accroître chaque jour davantage; par-dessus le marché, si l'on peut dire, sa stature augmenta tant et si bien que, quelques années plus tard, sa taille avait augmenté de 12 centimètres et son poids de 25 kilos. Ce n'était plus, loin de là, le couple parfaitement assorti des débuts... Le pauvre Weiss n'osait plus s'aventurer en public en compagnie d'une « moitié » qui le dépassait de plus d'une tête; pour comble de disgrâce, sa femme avait perdu, en gagnant de la taille et du poids, l'aménité qui faisait jadis le charme de son caractère.

Un jour, dans une maison amie, l'infortuné surprit une conversation entre sa femme et un commensal inconnu de lui.

— Quel est donc ce petit homme ridicule? demandait l'inconnu en désignant Weiss.

Et la réponse fut: — C'est mon frère. Un pauvre disgracié de la nature que j'ai pris sous ma protection...

L'homme eut le divorce qu'il demandait.

Que nos amis nous créent des amis.

Le pilotage automatique

(Suite et fin)

La solution par girouette ou aérodynamique

Beaucoup plus simples que les gyroscopes sont les solutions qui ont vu le jour en France et qui toutes sont fondées sur l'emploi de la girouette.

Les Américains, les Anglais, les Allemands ont cherché à utiliser des instruments, comme le gyroscope, le pendule, qui tous donnent la position de l'appareil par rapport à l'espace; les Français, le colonel Etévé, M. Constantin, M. Glandi ont cherché à utiliser un instrument qui donne la position de l'appareil par rapport à l'air. Qu'on l'appelle palette ou girouette, c'est la même chose. Imaginons une petite surface claire disposée en avant des flaps de l'appareil et très sensible aux variations de l'air ambiant. On comprend que cette girouette déclenche les remous qui déséquilibrent l'appareil. Si par l'intermédiaire d'une timonerie adéquate on met cette surface en contact avec les gouvernes, il est facile d'imaginer comment la stabilisation automatique peut être résolue.

Les travaux du colonel Etévé, ceux de M. Constantin avaient mis en lumière tout l'intérêt de ce procédé. Malheureusement, ils en montrèrent aussi les inconvénients ou plutôt le grand inconvénient. En fait, la girouette décèle parfaitement la perturbation; elle commande fort bien la manœuvre à opérer, mais, si elle est livrée à elle-même, elle aboutit à entretenir le tangage d'avion. Il n'est pas besoin de toucher aux commandes toutefois et c'est déjà un résultat, mais tout à fait insuffisant. Le but recherché n'est pas en effet d'obtenir que l'avion « monte bien à la vague », si l'on veut bien nous permettre cet emprunt au langage des marins, mais par temps agité d'amortir l'effet des remous d'air sur l'appareil de façon à augmenter le confort des passagers en diminuant l'amplitude des embardées de l'avion. Quand nous disons que c'est là le but d'un stabilisateur automatique, ce n'est pas tout à fait exact. C'est plutôt un des résultats recherchés dans l'emploi des automatismes. Le but c'est avant tout de commander les gouvernes de profondeur et de gauchissement de façon à assurer automatiquement et sans intervention du pilote l'équilibre de l'avion en toutes circonstances (montée, vol en palier, descente, virages, vol dans les remous, dans les nuages, la brume).

L'emploi de la girouette simple assurerait donc parfaitement le pilotage de la machine, mais par temps agité elle entretenirait l'oscillation au lieu de l'amortir. Pourquoi? C'est assez simple à comprendre. Quand l'onde aérienne croît de A à B, l'effort de redressement du gouvernail croît lui aussi de A à B. Il est de sens opposé au mouvement de l'avion, par suite, il le freine. Mais lorsque la vague décroît de B à C et que par conséquent le mouvement de l'avion change de sens, l'amplitude de l'effort du gouvernail de profondeur décroît bien de B à C, mais ne change pas de sens, puisque le gouvernail de profondeur reste toujours braqué du même côté du flanc fixe. Pendant ce second quart de la période ondulatoire, l'effort du gouvernail actionné par la girouette est donc de même sens que le mouvement de l'avion.

Il résulte que la vitesse pendulaire de l'avion, nulle au point B où elle se renverse va croître de B jusqu'à C et qu'arrivé à la position horizontale, l'avion va dépasser cette position pour atteindre la position D où sa vitesse changera de sens à nouveau.

Ainsi, sous l'effet des vagues d'air et de la girouette, l'avion va prendre un mouvement de tangage analogue à celui d'un pendule oscillant de part et d'autre de sa position d'équilibre. C'est sur cet écueil que les travaux remarquables de M. Constantin ont buté durant plusieurs années. Il devait appartenir à l'un des anciens collaborateurs de M. Constantin, M. Glandi, de trouver la solution, c'est-à-dire empêcher que l'avion revenant vers sa position d'équilibre sous l'action de la girouette, dépassât cette position. En somme, il fallait freiner

le mouvement de l'appareil. M. Glandi y est parvenu en adjoignant à la girouette un organe amortisseur très simple. Il serait trop long et sans doute fastidieux pour beaucoup de nos lecteurs d'entrer dans des détails. Qu'il nous suffise de dire que grâce à cet organe amortisseur, la girouette stabilisatrice s'oppose au déplacement de l'avion tant que celui-ci s'écarte de la position horizontale, mais dès que l'avion tend à revenir à la position horizontale, la girouette l'abandonne à lui-même, de sorte que ce mouvement de retour s'amortit sur l'air jusqu'au moment où l'avion retrouve la position horizontale qui est sa position d'équilibre stable en air calme.

Dans le système dû à M. Glandi, la stabilisation latérale est réalisée par une girouette à axe vertical qui entre en action dès que l'avion amorcé un virage ou glisse sur une aile. Cette girouette agit alors sur les ailerons pour s'opposer au mouvement de roulis ainsi amorcé.

Gyroscopes? Girouettes?

Telles sont les deux grandes solutions générales réalisées pour faire entrer la stabilisation automatique dans le domaine courant. Toutes deux ont leurs qualités propres. Il est important toutefois de remarquer que par temps agité, les systèmes gyroscopiques maintiennent l'appareil parallèle à lui-même contre les remous au prix d'importantes variations de l'angle d'attaque. Il en résulte que la portance de la voilure, liée à cet angle varie également, c'est-à-dire que les masses situées dans l'avion, entre autres les passagers, sont soumises à de brutales accélérations verticales. L'équipage se sent collé au plancher lorsqu'une rafale avant augmente la vitesse relative; il en est décollé lorsque dans une rafale arrière réduisant la vitesse relative, l'appareil maintient à plat contre tout principe de pilotage par son gyroscope, s'enfonçant.

Au contraire, par temps agité, la girouette maintient constante la position de l'appareil dans le courant d'air qui le porte. De façon peu sensible et sans variations importantes d'accélération verticale, l'aviateur ou cabre sur l'horizon, de façon à garder constantes son incidence et sa vitesse.

Si même les deux solutions gyroscopiques et aérodynamiques aboutissent en fin de compte aux mêmes résultats, il n'en resterait pas moins que la seconde représente comme disent les mathématiciens, la solution élégante par sa simplicité, sa rusticité, l'exclusion de tous circuits électriques, hydro-pneumatiques, l'absence d'accumulateurs, de pompes, enfin, par son prix de revient, qui n'est pas négligeable.

Est-il permis, en terminant, de constater combien le génie national de chacun des inventeurs, qu'il s'agisse de Sperry, de Smith, du colonel Etévé, de Constantin ou de Glandi ont profondément incrusté dans les solutions apportées par chacun d'eux au problème de la stabilisation automatique.

Les Anglo-Saxons ont eu quelque peu de la machine et la mécanique, ont demandé aux gyroscopes, aux génératrices électriques le soin de piloter. Les Etévé, les Constantin, les Glandi ont cherché à résoudre le problème à l'exclusion de toute mécanique fragile et compliquée. Leur dispositif repose sur une petite palette placée dans le lit du vent. Les sources d'énergie dont ils ont besoin, ils les tirent du milieu ambiant. C'est tout.

Réalisée ainsi, la stabilisation automatique est une solution bien cartésienne.

José Le BOUCHER.

L'ORDRE est édité par les Éditions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimée par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Abonnez-vous aujourd'hui; faites la propagande d'un journal propre, à une époque où la malhonnêteté se porte comme un gant.

L'Espagne sera-t-elle fasciste?

Que la question puisse seulement se poser, voilà de quoi surprendre. A première vue, nul pays ne semble plus éloigné que l'Espagne d'une conception totalitaire de l'Etat. Chaque jour des séparatismes nouveaux s'affirment. Et, au fond même de l'âme espagnole, l'individualisme a posé sa double empreinte: culte de la personne et égoïsme, qualité et défaut. Il ne faudrait pas non plus méconnaître le goût redoutable qu'ont pris les Espagnols pour les discussions et la politique de bascule où se relaient successivement avec la même impulsion partis de droite et partis de gauche. N'oublions pas leur amour de l'opposition systématique à tout régime quel qu'il soit.

On ne conquiert pas toujours le peuple par des réformes sociales. En Espagne en particulier, il est dangereux d'améliorer les conditions de travail ou de vie, s'il en résulte une exigence nouvelle de discipline et d'ordre. A vrai dire, l'Espagne n'aime pas qu'on s'occupe de lui. Il a été tant de fois trompé qu'il est tout enclin à penser que les avantages qu'on lui offre ne sont que de nouvelles dupes. L'Espagnol n'a jamais aimé ceux qui ont voulu le « gouverner ». Un même échec a couronné les efforts du général Primo de Rivera et ceux de M. Azana.

Il n'est sans doute pas gai pour un peuple de vivre un grand destin. Les mille sacrifices qu'il faut lui consentir, seule une mystique profonde peut aider à les supporter. Un peuple abandonné à ses propres impulsions n'acceptera jamais de se surpasser. M. Azana et le général Primo de Rivera ont échoué parce qu'ils n'ont pas su élever l'opinion publique. La meilleure chance de succès du mouvement fasciste actuel est d'avoir une mystique espagnole et d'être le seul à la donner.

Où en est l'Espagne?

L'Espagne est, plus que tout autre pays, le pays des évolutions rapides et des volte-faces. En quelques années, elle a connu l'atmosphère de décomposition et d'usure qu'exhalait la monarchie finissante; ensuite, l'extraordinaire volonté de renaissance qui animait les premiers jours de la jeune République. Il ne subsiste plus rien aujourd'hui de cette tension féconde; il n'y a plus dans le monde officiel qu'une volonté d'abandon presque affichée. Il ne s'agit plus de rénover ni de construire, mais de vivre au jour le jour. Rien ne va bien, rien ne va mal. Ce n'était pas la peine de faire une révolution pour en arriver là.

Je parlais un jour de tout cela avec quelques amis espagnols. Jeunes intellectuels, professeurs, étudiants, tous m'avouaient leur déception et leur pessimisme. Et, de mon côté, je ne disais rien de bien différent: les échecs du parlementarisme, n'est-ce pas, ça nous connaît!

Un jeune professeur me dit: « Nous appartenons tous à des partis politiques, nous avons lutté pour eux et subi des persécutions. Mais notre succès reste ou restera sans signification. Les problèmes qui se posent, un parti ne peut pas les résoudre. Nous restons affiliés à nos partis, plus par habitude que par conviction; mais nos regards se tournent vers le seul mouvement espagnol qui ait une âme, un dynamisme, une conception nouvelle: le fascisme. »

Le fascisme! pour moi le mot était, je l'avoue, inattendu. J'avais bien entendu parler, par les journaux plus ou moins informés, du fascisme espagnol; mais je n'y croyais pas beaucoup.

Espagne et Fascisme

D'ailleurs, n'attachons pas au mot fascisme une importance qu'il n'a pas. Le nom de fasciste a été donné aux membres du nouveau parti et ils le portent sans honte. Voici au surplus ce qu'a écrit un des théoriciens du mouvement, M. Alfonso Garcia Valdecasas: « On nous a appelés fascistes et je dis que nous sommes par-dessus tout Espagnols; et pour le reste, qu'on nous appelle comme on voudra. Il est possible que nous ayons avec le fascisme, expérience étrangère, des affinités et des coïncidences; mais nous,

Espagnols, nous vivons de formules étrangères, nous voulons découvrir la raison authentique de notre être. Il n'existe pas de recettes universelles, de panacées pour sauver tous les peuples: les peuples doivent se sauver eux-mêmes en découvrant leur propre vérité. »

Le véritable nom du mouvement est: Falange española de las J.O.N.S. (Junta de Ofensiva Nacional-Sindicalista). Le mouvement provient en effet de la fusion de deux partis révolutionnaires syndicalistes: las J.O.N.S. et la Falange española. Ce dernier mouvement, dont les initiales F.E. signifient également: foi, a été créé le 29 octobre 1933 par José Antonio Primo de Rivera, Alfonso Garcia Valdecasas, Julio Ruiz de Alda et Gimenez Caballero.

Des chefs

Il est intéressant de savoir quels sont ces jeunes hommes, venus de formations différentes, et sur quel programme ils se sont rencontrés. Julio Ruiz de Alda est le premier aviateur espagnol qui traversa l'Atlantique en compagnie du fameux commandant Franco. Alfonso Garcia Valdecasas, professeur de droit civil à l'Université de Grenade où il fut le collègue et l'ami du ministre socialiste Fernando de los Rios, est un ancien député républicain aux Cortes constituantes.

Gimenez Caballero, fondateur de la Gaceta Literaria (sorte de nouvelles littéraires espagnoles) est de ces écrivains qui sentent un jour la nécessité de dépasser leurs travaux d'homme de lettres. Pour défendre le catholicisme qu'il considère comme la source de toute la grandeur espagnole, il a écrit deux livres très importants: Le Génie de l'Espagne et Une Nouvelle catholicité.

Enfin, José Antonio Primo de Rivera, le véritable chef du mouvement, est le fils de l'ancien dictateur. A l'époque où le nom qu'il porte était, en Espagne le synonyme de toutes les injures, José Antonio Primo de Rivera s'était attiré toutes les sympathies par le courage avec lequel il avait pris publiquement la défense de son père devant le tribunal des responsabilités instauré par la République pour juger les membres de la dictature.

José Antonio Primo de Rivera est un homme jeune. Il appartient à ces nouvelles générations qui affirment de plus en plus, dans tous les pays, leur volonté de bâtir un monde nouveau. Tous, nous avons souffert d'honnêteté, d'équité et de justice, et c'est déjà une première communauté. Au cours du long entretien que j'ai eu avec José Antonio Primo de Rivera, j'ai admiré la force de ses convictions et de sa foi, et cette loyauté fraternelle qui a déjà forcé l'estime de tous ses adversaires.

Une Foi

C'est bien mal connaître les Espagnols que de croire, sur la foi de légendes périmées ou de reportages faciles, qu'ils sont un peuple bruyant, grandiloquent et sensible seulement au décor et à l'apparence. Je pense au contraire à tous les grands Espagnols que j'ai connus: têtes sévères, lèvres minces; leurs yeux trahissent seuls la fièvre intérieure qui les brûlait silencieusement.

José A. Primo de Rivera a convaincu les plus vastes auditoires. C'est, paraît-il, un magnifique orateur. Il ne fait pourtant appel à aucun procédé grossier de rhétorique, à aucune vulgarité de la parole ou de la pensée. J'ai aimé le ton simple et familier de sa conversation, ses phrases précises dont aucun mot n'est inutile. Tout de suite, il aborde le fond du sujet: « Nous croyons en la mission historique de l'Espagne. L'Espagne est une unité de destin, une entité profonde qui a su accomplir et qui saura accomplir sa mission universelle. »

Ce sentiment de l'Espagne existe au-dessus de chacun de nous. Pour cela, nous devons sauvegarder l'unité de notre pays et faire renaître sa vitalité intérieure afin qu'il puisse à nouveau participer, d'une façon préminente, aux entreprises spirituelles du monde.

« Sous le signe de l'Espagne, les peuples

qui la composent ont accompli leur destin. Rien ne peut justifier aujourd'hui la rupture de cette magnifique unité qui a créé un monde. »

« Notre vie est mutilée par les luttes des partis et la lutte des classes. Il faut donc, par des réformes profondes, rendre inutile la lutte des classes et nous devons, d'autre part, dissoudre les partis politiques. Qu'ils soient de droite, qu'ils soient de gauche, les partis ne peuvent connaître l'unité de l'Espagne, car ils ne la voient que d'un point de vue partiel, de droite ou de gauche. Les choses belles et claires ne se regardent pas ainsi, elles se regardent en face. »

« Tous, nous naissons dans une famille, nous vivons dans une commune, nous travaillons dans les cadres d'une profession. Mais personne ne naît ni ne vit naturellement dans un parti politique. »

« Notre Etat reposera sur ces authentiques réalités vitales: famille, commune, corporation. Avant toute chose, nous reconnaissons l'intégrité de la famille comme unité sociale, l'autonomie de la commune comme unité territoriale, le syndicat et la corporation comme bases authentiques de l'organisation de l'Etat. »

Réforme sociale

« Le mouvement fasciste veut une réforme sociale profonde et une justice totale. »

« Il m'est toujours pénible de parler de la dramatique situation économique de mon pays. Bien irriguée, l'Espagne pourrait nourrir 12 millions de nouveaux habitants. Aujourd'hui, avec une des populations les moins denses d'Europe, nous avons plus de deux millions d'ouvriers agricoles, nomades, sans foyer, sans racines. Grâce au libre jeu de l'économie libérale, ils doivent vivre toute une année avec les gains que représentent soixante à quatre-vingts journées de travail à trois pesetas la journée! »

« Vous préconisez donc une réforme agraire? »

« Elle est plus urgente que jamais. Mais il n'y a qu'une solution au problème posé par les grandes propriétés de terrains secs et peu fertiles: c'est l'exploitation collective par des corporations agricoles. Pour nous, la production doit être une entreprise commune où prend source le bien-être de tous. »

« Notre régime d'humanité et de fraternité saura imposer à chacun les sacrifices nécessaires pour que la situation misérable de nos prolétaires soit améliorée. Notre tâche ne sera remplie que le jour où tout Espagnol aura conquis la dignité humaine. »

Organisation matérielle

« Le plus difficile sera évidemment de donner au peuple espagnol cet esprit de sacrifice, de solidarité et de courage. »

« Je crois que nous y parviendrons, car nous lui apportons aussi une foi. Notre premier effort est de convaincre le peuple espagnol. Nous ne pouvons ni ne voulons rien faire s'il n'est pas avec nous. »

« Dès à présent, chacun de nos adhérents est préparé au rôle social qu'il aura à jouer. Au fur et à mesure de leur inscription, nos adhérents sont répartis en syndicats, première échelons de nos futures organisations et de notre Etat. »

« On m'a dit que votre mouvement rencontrait un très grand succès, surtout parmi la jeunesse. »

« Nous soulevons beaucoup d'enthousiasme, c'est vrai. En quelques mois, nous avons réuni près de cent mille adhérents dans toute l'Espagne. J'ai fait récemment à Valladolid une réunion publique où il y avait plus de six mille personnes. Nous sommes allés aussi aux environs de Tolède dans des agglomérations de paysans communistes et anarchistes. Ces réunions commencées devant des auditoires hostiles se sont toujours terminées par de grands succès. »

« Il faut maintenant que je vous pose une question inévitable: avez-vous des troupes de choc? »

« Nous, y avons bien été contraints par la lutte que nous avons à soutenir. Le gouvernement ferme nos syndicats et nos salles de réunion, suspend nos journaux. Les socialistes viennent saboter nos manifestations, attaquer nos adhérents. Au cours de bagar-

res, d'assauts, de réunions, neuf de nos amis ont été tués... »

« Aussi avons-nous constitué notre milice, composée de volontaires, groupés par escadrons de dix hommes. Trois escadrons forment une falange et trois falanges forment une centurie. »

« Nous avons environ 11,000 étudiants fascistes, dont près de 3,000 à Madrid. »

« Rassurez-vous, nous ne portons pas d'uniforme. Nous avons seulement un insigne qui reproduit les armes des rois catholiques: le joug et le faisceau de flèches. Comme eux, nous voulons refaire l'union dans notre pays. »

La personne humaine

« Une dernière question me préoccupe: votre révolution respectera-t-elle les droits essentiels de la personne humaine? »

« Nous considérons que l'homme a un corps et une âme et que, comme tel, il est porteur de valeurs éternelles. Aussi notre révolution se fera-t-elle pour sauvegarder la dignité, l'intégrité de l'homme et sa liberté. »

« Il y a en Espagne une vieille tradition de liberté qu'on ne peut pas oublier. Au XIIIe siècle, aux Cortes d'Aragon, le peuple venait discuter les impôts qu'on lui demandait et les paysans interpellaient le roi sans aucune contrainte. »

« Nous ne connaissons la vraie liberté que le jour où nous ferons partie d'une nation forte et libre. Mais nous ne reconnaissons à personne la liberté de troubler les âmes, d'envenimer les passions et de menacer les fondements de notre patrie. »

Primauté du spirituel

« Nous ne pouvons considérer la vie comme un simple jeu de facteurs économiques. Le spirituel a toujours été et reste le ressort décisif de la vie des hommes et des peuples. »

« Le premier aspect du spirituel est religieux. A toutes les questions éternelles sur la vie, la mort et les fins de l'homme, l'Espagne a toujours répondu par une affirmation catholique. L'interprétation catholique de la vie est historiquement espagnole. Par son sentiment de la catholicité et de l'universalité, l'Espagne a gagné sur la mer et sur la barbarie des continents inconnus. Elle les a gagnés pour les incorporer à l'entreprise universelle de salut. Aussi notre Etat nouveau s'inspirera de l'esprit catholique traditionnel en Espagne. »

Jacques LASSAIGNE.

(Sept du 21 avril)

Académie des Jeux Floraux de Tunisie

Le Concours d'Hiver de l'Académie des Jeux Floraux de Tunisie est ouvert. La Joute littéraire sera close le 31 mai 1934. Les résultats seront connus dans un délai d'un mois. Dans chaque section seront décernés plusieurs prix, des médailles, des fleurs en or et en argent, des diplômes d'honneur, des mentions très honorables.

1re section. — Sujet ayant trait à une légende, à un site, à un personnage de la Tunisie (vers libres).

2e section. — Sujet lyrique (vers libres ou réguliers).

3e section. — Sonnets, rondeaux, ballades.

4e section. — Recueils de 500 à 1,000 vers.

5e section. — Nouvelles, contes, critiques littéraires.

6e section. — Théâtre, comédies, drames, vaudevilles.

7e section. — Composition musicale. Sujets libres.

Adresser les demandes de renseignements au secrétaire perpétuel: M. Félix DE LA CROIX, 23, avenue de Carthage, Tunis (Tunisie).

Toute demande de renseignements doit être accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Docteur Tamerlani Asselhi, chirurgien-dentiste, 404, avenue du Parc, près rue Laurier, son bureau de 9 h. à 6 h. sur rendez-vous. Tél. DO 2087.

compréhensible et c'est un peu ce qui constitue le charme féminin. La femme, décor changeant, est un miroir où se succèdent les sentiments que la nature lui a donnés. Elle devient, en quelque sorte, une entremetteuse entre le sol et l'azur. Et c'est peut-être pour cela que dans la littérature féminine le sentiment chrétien voisine le sentiment païen.

L'une de ces poétesses tomba pourtant un jour sous les foudres ecclésiastiques.

La langue des communications

Commentant un article du Temps, de Paris, consacré à l'audience que le Pape a accordée récemment à la presse étrangère, G. P. se réjouit, au Devoir, de constater que le Souverain Pontife a parlé en français à des journalistes de tous les pays: le français reste la langue des communications, écrit-il.

On notera que le Souverain Pontife s'est servi de la langue française pour prononcer son allocution, bien qu'il y eût là des journalistes de tous les pays. Il aurait pu aussi bien parler anglais, allemand, italien, ou latin, car c'est un linguiste accompli, mais il a préféré le français, sans doute parce que cette langue reste celle des communications entre gens cultivés de différentes origines. Seuls de petits groupes fanatiques, au Canada et dans quelques pays de culture avancée, s'en scandalisent. Au reste tout ce qui vient de Rome, ils le condamnent d'avance. Toronto et Regina renferment tant de grands et profonds esprits, d'Anderson et Hocken.

N'y a-t-il vraiment que les fanatiques de l'espèce Anderson et Hocken qui tiennent que la langue des communications n'est pas le français? Que pense-t-on, au Devoir, de l'opinion de M. Bourassa à ce sujet?

Georges LANGLOIS

Le public en général a l'impression que la maison J. D. Langlois ne vend que des instruments de musique. Nous tenons à leur faire savoir que depuis environ un an elle vend tout ce qui est nécessaire à l'ameublement d'une maison, tel que: meubles, tapis, etc. Cela vaut mieux que de vendre des instruments de musique. Les instruments de musique sont vendus par ailleurs. 510 est, rue Sainte-Catherine. Tél. HA. 5111.

C'est le prêtre de la femme éternellement en voie de se travestir. De là, en poésie, le constant souci de nos poètes à s'identifier avec des choses vagues comme la brise, les odeurs ou bien de jouer au liseur fanatique, à la citrouille ambrée, au clair de lune. De là aussi leur joie d'imiter le serin dans toutes sortes de joutes sentimentales. C'est

« La femme et le travestissement »

Sous ce titre, M. Clément Marchand commente, dans le Bien public, l'article que Lucien Paré a consacré au recueil de poèmes que Mlle Médée Vézina a intitulé Chaque heure a son visage. M. Marchand s'attache surtout à la phrase de Paré sur le besoin qu'a la femme « de dépouiller sa personnalité et de prendre un corps, une essence nouvelle avec quoi créer. »

C'est tout à fait cela. Il ne faut pas être bien chiffronné, ni avoir vécu dans le commerce intime de la femme, pour savoir que le travestissement est un besoin de sa nature. Douée d'une physionomie mobile, où se reflètent la joie, la douleur et la haine, la femme prend comme la teinte de cette joie, de cette haine, de cette douleur. Son âme est perméable à tous les rythmes et son cœur est une ingénieuse boutique à grimace. Toutes les femmes se ressemblent par la facilité de leurs larmes, par l'aisance de leur dissimulation. Leur attitude supplée à la force et à l'envergure dont elles sont dépourvues. Ces traits fondus de la femme se transposent en littérature et cela devient « besoin de dépouiller sa personnalité et de prendre un corps, une essence nouvelle avec quoi créer. »

Puis M. Marchand cite un passage du Voyage de Shakespeare, de Léon Daudet, où l'auteur montre à quel point Yveline « adorait le costume et les transformations ». Et il continue:

C'est le prêtre de la femme éternellement en voie de se travestir. De là, en poésie, le constant souci de nos poètes à s'identifier avec des choses vagues comme la brise, les odeurs ou bien de jouer au liseur fanatique, à la citrouille ambrée, au clair de lune. De là aussi leur joie d'imiter le serin dans toutes sortes de joutes sentimentales. C'est

REVUE DE LA PRESSE

Le discours de M. Godbout.

Des quotidiens de Montréal, le Canada est le seul qui n'ait commenté le discours que le ministre de l'Agriculture, l'hon. Adélard Godbout, prononça à Montréal lundi dernier: le journal ministériel s'est contenté d'en publier un bon compte-rendu anonyme, mais les paroles de M. Godbout semblent avoir passé inaperçues, ou plutôt inentendues, aux rédacteurs de la page deux.

Pourtant le discours était d'importance et le Devoir lui-même, par la plume de M. Albert Rioux, y consacra un long article de tête particulièrement élogieux, ce qui n'arrive pas souvent au Devoir sur un discours d'un ministre provincial. M. Rioux s'emploie surtout à dégager les idées principales du discours de M. Godbout plutôt qu'il ne le commente, mais il souligne plusieurs passages de son approbation, ce qui est déjà un grand éloge dans les colonnes du Devoir. Là où M. Rioux discute les idées du ministre de l'Agriculture, c'est au sujet du rôle de l'Etat dans l'organisation des coopératives: il est d'accord avec le ministre sur le principe que la profession devrait organiser elle-même ses coopératives de vente, mais il trouve qu'en pratique le Gouvernement devrait s'en mêler plus activement que ne le voudrait M. Godbout:

Normalement, déclare avec justesse le ministre, la profession elle-même doit organiser le commerce de ses produits. L'Etat ne devrait intervenir que dans les périodes de crise exceptionnelle. Pour faire cesser l'anarchie dans la vente des produits naturels, pour adapter les forces de la production aux besoins de la consommation et aux exigences des marchés extérieurs, le gouvernement fédéral propose la création d'un « Office des marchés » qui permettrait aux producteurs des différentes spécialités agricoles de se grouper, de s'organiser rationnellement pour mettre leurs produits sur le marché dans les meilleures conditions possibles.

Dans notre province, nos organismes coopératifs ont été créés à se différencier. Nous avons des coopératives spéciales pour le tabac, le miel, les produits de l'étable. L'Office des marchés créé par le gouvernement fédéral aura l'excellent résultat de spécialiser encore davantage l'organisation de la vente de nos divers produits agri-

Nous admettons, avec l'hon. Adélard Godbout, que cette intervention n'est pas normale, qu'elle est coûteuse et peut être injuste. Mais quand les circonstances l'exigent? Ainsi, l'hon. Adélard Godbout lui-même fut obligé de réglementer par une législation sévère le commerce des produits laitiers.

Le bill 51 aura pour principal résultat d'organiser séparément la vente des différents produits de la ferme: la coopérative générale « magasin général » devra disparaître pour laisser place à la coopérative spécialisée groupant tous les cultivateurs qui mettent le même produit sur le marché.

Les Danois ont merveilleusement organisé la vente de leurs trois principaux produits agricoles: beurre, œufs et viande. Ils ne mettent pas dans le même sac ces trois produits, qu'ils manipulent par l'intermédiaire de trois organisations coopératives différentes.

Mais plus loin, M. Rioux tombe en désaccord complet avec M. Godbout comme avec nous-mêmes et espérant d'excellents résultats de l'office inconnu que M. Bennett se propose de créer pour s'emparer des produits naturels du pays sous prétexte de leur trouver des débouchés. Tout le monde est tombé d'accord, dans notre province, pour considérer cette mesure comme une manifestation du plus pur socialisme, un procédé dictatorial et une injustice envers des provinces. Mais le rédacteur, en chef virtuel du Devoir, président de l'Union catholique des cultivateurs et collaborateur occasionnel du Bulletin des Agriculteurs, ennemi juré du socialisme de par ses fonctions mêmes, est prêt à entraîner son association à la suite de M. Bennett vers l'une des formes les plus dangereuses du socialisme:

Dans notre province, nos organismes coopératifs ont été créés à se différencier. Nous avons des coopératives spéciales pour le tabac, le miel, les produits de l'étable. L'Office des marchés créé par le gouvernement fédéral aura l'excellent résultat de spécialiser encore davantage l'organisation de la vente de nos divers produits agri-

coles. Il faut des méthodes aussi différentes pour mettre sur le marché du beurre et des œufs que pour vendre du charbon et des chaussures.

La collaboration des cultivateurs de la province de Québec est absolument nécessaire au succès du nouvel organisme créé par le gouvernement fédéral. Nous espérons que nos dirigeants agricoles seront aussi larges que M. Motherwell, l'ancien ministre de l'Agriculture, qui disait dans un récent discours en faveur du bill 51, à la Chambre des Communes: « Pour aider l'agriculture, j'accepterais de collaborer avec Belzébuth lui-même, s'il était nécessaire. A plus forte raison, suis-je prêt à accorder mon concours au ministre actuel de l'Agriculture. »

Cette loi devrait être approuvée non seulement par les cultivateurs, mais par tous ceux qui sont intéressés au retour de temps meilleurs. Quand une maison chancelle et menace de tomber, ce n'est pas le toit, mais les fondations, qu'il faut soutenir. Or, l'agriculture, l'hon. M. Godbout l'a rappelé encore une fois, est la base de notre économie nationale. L'aider à se développer, organiser la vente de ses produits, c'est augmenter son pouvoir d'achat, c'est rendre par incidence la prospérité au commerce et à l'industrie.

A la Presse, où l'on est moins audacieux, on se contente de suivre M. Godbout dans le sillon qu'il a tracé et de répondre à son appel de coopération entre cultivateurs d'abord, et ensuite entre cultivateurs et consommateurs urbains. C'est bien là en effet qu'il s'agit de frapper.

Il y a peut-être manque d'initiative et de méthode de la part de nos cultivateurs. Leurs produits ne sont peut-être pas aussi bien présentés que certains de l'étranger ou des autres provinces. Cet argument vaut quelque chose, mais il faut reconnaître aussi que beaucoup trop de consommateurs accordent leur préférence aux produits exotiques quand il est avéré que les produits de chez nous sont d'aussi bonne qualité et l'emportent souvent sur leurs rivaux.

D'où, dit M. Godbout, l'importance d'une meilleure coopération entre consommateurs et producteurs québécois.

La Presse espère beaucoup de l'idée de

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

La crise morale

Sous le titre: «Comment redresser les mœurs de la France?», l'«Intransigeant» a ouvert une intéressante enquête auprès de plusieurs personnalités particulièrement qualifiées pour donner leur avis. Nous croyons utile (car nous pouvons en faire aussi notre profit en Suisse) de reproduire la réponse que l'illustre mathématicien et philosophe Emile Picard a faite à notre confrère parisien.

M. Emile Picard n'est pas seulement un des plus grands savants de notre temps, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française; c'est aussi un lettré, un humaniste auquel on doit de profondes et solides travaux de philosophie; c'est, en un mot, l'honnête homme le plus merveilleusement complet que l'on puisse souhaiter. Voici ce qu'il a déclaré:

— Il est certain que le niveau moral du genre humain (et non pas de la France seule) baisse d'une manière énorme. A cause de la dernière guerre? Non, celle-ci n'a fait que hâter les choses en cela, comme en tant d'autres domaines.

«On est allé jusqu'à accuser la science de cette baisse, et ce reproche est en partie fondé. Sans doute connaissez-vous l'admirable remarque de Bergson, dans son dernier livre, consacré aux sources de la morale et de la religion: «L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits». Combien cela est juste!

«Le machinisme, ou pour mieux dire d'un seul mot: «l'américanisme», a suscité une frénésie de besoins factices. La rapidité avec laquelle les techniques se sont développées, n'a pas permis au temps de faire son œuvre. Quand aurait-on pu apprécier avec sagesse les besoins de l'humanité? Ainsi le goût du superflu l'a-t-il emporté en tout.

«Le temps se moque de ce qui se fait sans lui», a-t-on écrit. Ce n'est pas assez dire. Il s'en venge.

«Il s'en venge terriblement. Non content de plonger le monde dans le luxe, la machine s'est substituée à l'homme producteur d'énergie. Elle a annulé en lui l'habitude du travail pénible, profond, long. Il est devenu superficiel. Il a sombré dans la facilité. Loin d'avoir été dans la même mesure que croissent les possibilités matérielles, l'élément moral, au contraire, a diminué. «Le corps agrandi attend un supplément d'âme», a dit encore magnifiquement Bergson.

Le réarmement de l'Allemagne

Le *Daily Express*, de Londres, qu'on ne saurait accuser de parti pris à l'égard de l'Allemagne, a publié récemment un article qui, émanant de son correspondant militaire, peut être utilement versé au dossier de la situation militaire en Allemagne.

Rappelant tout d'abord que le traité de Versailles limite l'armée allemande à 100.000 hommes, le correspondant montre que, derrière le paravent des «camps de travailleurs volontaires», des millions de jeunes Allemands sont soumis à une préparation militaire infiniment plus poussée que dans n'importe quelle autre nation.

«Dans ce but, poursuit-il, le gouvernement du Reich s'apprête à dépenser cette année une somme équivalente à environ 15 millions de livres, c'est-à-dire le double de la totalité de la somme dépensée pour l'entretien de l'armée britannique toute entière. Cette dépense est d'ailleurs camouflée sous le titre de: «administration financière générale».

Entrant alors dans les détails de l'organisation militaire allemande actuelle, le *Daily Express* indique que le ministère du travail, dont relève la jeunesse nazie, a divisé ce mouvement en douze branches spéciales comprenant chacune un certain nombre de camps. Ces camps eux-mêmes sont subdivisés en centres d'entraînement: physique, militaire ou nautique. Des cours spéciaux ont été également organisés pour les étudiants qui sont tenus, à la fin de leurs cours, de subir un examen portant tout à la fois sur les développements athlétiques, sur les exercices de tir et sur les sports en plein air avec marches d'entraînement, port du sac, etc.

Ce premier cours se complète d'un autre plus spécifiquement militaire et qui comporte des exercices en campagne, des opérations de patrouilles, de manœuvres, d'attaques et de défense, de retraites, d'embuscades, etc. Et toute cette jeunesse ainsi entraînée, observe le critique du *Daily Express*, est indépendante des formations nazistes qui reçoivent ouvertement l'instruction militaire et qui font, si l'on peut dire, partie des cadres réguliers.

«Or, souligne-t-il, si l'on tient compte des camps de travailleurs volontaires, le nombre des jeunes Allemands ainsi instruits et préparés à la guerre atteint le chiffre de près de 4 millions.

«Qu'on se représente, écrit le *Daily Express*, ces jeunes gens revêtus de l'uniforme et munis de fusils et l'on aura ainsi une armée vingt fois plus forte que celle de la Grande-Bretagne et dix fois supérieure à celle de la France».

En ce qui concerne l'aviation, le journal observe:

«L'Allemagne, officiellement, n'a pas de force aérienne militaire. Mais dans le budget qu'elle vient d'élaborer, un crédit de 13 millions de livres est prévu pour la réorganisation de cette force. Jadis, l'aviation civile allemande était placée sous le contrôle du ministre des Transports.

«Il est significatif qu'elle relève exclusivement aujourd'hui d'un commissaire spécial de l'aviation et que tous les clubs ou sociétés composés d'aviateurs sportifs ou amateurs aient été amalgamés en un seul organisme connu sous le titre de «la Ligue de la défense aérienne allemande».

Pour l'entretien de cette formation aérienne civile, le gouvernement fournit une impor-

«Or, la facilité, qu'est-ce que c'est? C'est l'optimisme béat de nos hommes politiques, dans tous les domaines, à commencer par celui des affaires étrangères. C'est la démagogie. C'est le bon garçonnisme écouant. C'est l'abolition du dévouement. C'est la recherche du gain, des prix, des récompenses, des croix, alors qu'il n'y a pas d'art sans don de soi. C'est la perte du sens national chez les Français. C'est le mépris de l'expérience et, par conséquent, la disparition du respect dû à la patience et à l'âge. C'est la confusion entre le génie malade et le génie sain, lequel est fait de force. C'est la substitution générale du gavage intellectuel à la culture. C'est la mémoire remplacée par la réflexion, la soumission à l'objet, le sens des réalités: à tel point qu'on finit par craindre de découvrir dans tout nouvel agrégé un malheureux «primaire».

— Vous êtes pessimiste.

— Je pourrais l'être, je le serais si je ne plaçais tout de même mon espoir dans cette partie du peuple français qui doit à son héritage, ainsi qu'à la nature de son travail, parfois très humble d'apparence, d'avoir échappé à la désastreuse habitude de confondre la vie avec de misérables lectures hâtives ou des images, ou des discours, ou des leçons apprises par cœur ou de paresseuses songeries.

«Les sports, dira-t-on, ont été une réaction contre l'existence imposée par l'industrialisme comme par les villes d'où l'exercice est non moins banni que l'air pur.

«Réaction, oui, mais qui n'inspire en core de la facilité. Au lieu de tendre vraiment à la régénération de la race, de toute la race; au lieu de chercher à faire de chaque individu, né faible ou fort, un tout harmonieusement développé, on ne semble avoir en vue que l'exagération dangereuse de telle disposition particulière, bref que l'élaboration de monstres, de phénomènes propres à entrer en compétitions «spectaculaires».

«Cependant, je l'avoue, à cette réaction, une autre réaction répond déjà. Le nombre des adeptes de l'éducation physique naturelle se multiplie. Ceux des scouts aussi. J'ai un petit-fils éclairé et je l'en félicite.

«Cette suite de réactions, d'oscillations, prouve que le pendule, violemment écarté de sa position d'équilibre, tend à y revenir...

— Je le souhaite! Je le souhaite!

(La Gazette de Lausanne)

tante subvention et de nombreuses souscriptions individuelles sont recueillies. On sait, au reste, que sur toute l'étendue du territoire, la population allemande reçoit une instruction spéciale et est entraînée en masse pour la défense aérienne du pays. La capitale, à elle seule, dispose actuellement d'une élite de 1.500 instructeurs hautement qualifiés.

Ce qui indigné les socio-communistes

Les ligues d'Action française s'armeront

Devant la commission d'enquête sur les événements du 6 février, à Paris, l'amiral Schwerer déclare que les manifestations de janvier ont été organisées par l'Action française. Le 6 février il n'y a pas eu d'entente entre l'Action française et les groupements nationaux, mais l'amiral ajoute qu'il organisera désormais cette entente puisque de l'autre côté on a constitué le front commun. L'amiral précise que les ligues d'Action française n'ont jamais porté d'armes; notamment le 6 février, mais maintenant il leur est recommandé de porter une arme pour se défendre.

Cette déclaration a soulevé des protestations véhémentes de la part de plusieurs commissaires d'extrême gauche notamment de M. Ramette, communiste, qui a traité le témoin d'assassin, et de M. Salette, socialiste, qui l'a appelé «sinistre vieillard» et l'a menacé de le faire passer par la fenêtre.

Après quelques instants de tumulte, le président de séance M. Jammy Schmit a réussi à rétablir le calme.

Au début de la séance et avant l'audition de l'amiral Schwerer, la commission avait décidé de rappeler à M. François Coty qu'il avait l'obligation de se présenter devant elle et que la lettre qu'il a écrite pour éviter de venir déposer ne suffisait pas.

(Journal de Genève)

Les dix-huit ans d'expérience de M. O. Bédard, Joliet, spécialiste pour embellissement de parcs, jardins, parcs, pour assurer un travail soigné et réussi.

Les records

Mardi, dans une rue de notre ville, un homme a conduit, les yeux bandés, une automobile sur une courte distance.

Il y a mieux. Récemment à Casablanca, M. Ouvrier, ancien combattant, auquel une blessure de guerre a laissé une hypersensibilité curieuse et la faculté de recevoir les suggestions d'autrui, a guidé les yeux bandés, et les oreilles bouchées, une auto où avaient pris place plusieurs personnes, qui le dirigeaient par la transmission de leur pensée. Après un long circuit dans les rues de la ville, il ramena la voiture à son garage, l'arrêta et tomba en syncope.

A l'encours des procédés ordinaires, le Daman n'utilise pas le bitume comme liant de masse, mais sert de lubrifiant au mélange et permet aux matériaux utilisés de se maintenir dans la position recherchée.

Sauf les barbons et les nourrissons tous les Allemands sont en uniforme

Le spectacle de la rue indique que l'Allemagne s'oriente vers un ordre social militaro-collectiviste

Le touriste qui a visité l'Allemagne sous la feue pseudo-République et qui revient aujourd'hui dans l'empire d'Hitler trouve l'aspect des rues complètement transformé. L'ex-Athènes de la Sprée est devenue la Sparte. Partout l'uniforme brun domine. Tous les mâles, théoriquement aptes et d'âge militaire, le portent avec crânerie et ravissement.

Si l'armée régulière — la Reichswehr — se manifeste peu, sauf les samedis après-midi et les dimanches, les miliciens circulent en si grand nombre qu'ils donnent incontestablement la note nouvelle à la rue germanique. Le milicien de la S. A., le support du régime, a maintenant quitté son superbe manteau kaki ou vert olive de l'hiver passé. Il arbore de nouveau la chemise brune historique et fait résonner le trottoir du bruit de ses lourdes bottes.

Cette armée hitlérienne a été réorganisée depuis le triomphe. Les cadres en ont été refondus. Elle a été répartie en subdivisions territoriales indiquées par une bande de couleur au képi. Au col, un écusson indique le numéro du régiment et celui de la compagnie. Les colonels (Standarten-Führer) et les généraux (Gruppen-Führer) ne se déplacent qu'en luxueuses Mercedes qu'annoncent des coups de klaxon impressionnants, flanqués d'adjutants de tous grades, et ils laissent dans la foule, après leur passage, un sillon de béate admiration. On sait que le S. A. est tenu de répondre en uniforme à plusieurs appels hebdomadaires et qu'aucune absence n'est admise. Le prétexte «maladie» est vérifié par un major.

Ces appels précèdent des exercices en campagne, le plus souvent des marches de nuit et des tirs au stand ou au polygone. Le S. A. peut revêtir son uniforme tous les jours, et il ne s'en prive pas. Dans les administrations et dans les ministères, la plupart des fonctionnaires, surtout les jeunes, arborent la tenue brune. De même, beaucoup de lycéens et d'étudiants se produisent en «soldats politiques du Führer».

Ces derniers ne circulent plus avec leurs casquettes multicolores et leurs couleurs en sautoir de jadis qui les distinguaient comme des schupos et des mainteneurs d'un ordre bourgeois que le socialisme allemand a radicalement supprimé. Toute cette partie masculine de la population allemande enrégimentée dans les S. A. et dont l'effectif doit dépasser 3 millions, même une vie mi-civile, mi-soldatesque.

Les S. S. et les S. A.

Si les S. S. — la garde du Führer — sont encasernés, les S. A. sont, pourrions-nous dire, des réserves qui couchent en ville. Beaucoup d'employeurs, de directeurs d'écoles et d'épouses se plaignent de la sujétion et des fatigues imposées par le service et l'entraînement à leurs salariés, élèves ou maris, lesquels ne rentrent que fâcheusement recrus de fatigue.

Les S. S., moins nombreux, constituent certainement l'élite physique de la nation. Ce sont, au nombre de peut-être 150.000 à 200.000, des gaillards d'une stature minimum de 1 m. 75, dont aucun ne semble dépasser l'âge de vingt-cinq à vingt-sept ans et qui, eux, vivent en caserne une existence tout à fait militaire, à l'écart même, semble-t-il, des S. A., puisqu'ils constituent la garde du corps — les Suisses — le dernier cercle autour du régime en cas de contre-révolution.

Leur tenue, entièrement noire, des bottes à la casquette plate, avec un simple lierre noir et blanc au col de la vareuse, est fort seyante et leur assure l'attention de la population féminine. Les S. S., cependant, ne dominent pas la rue comme les S. A. Ils jouent, en somme, dans les villes du moins et pour ce qui est de l'aspect général de la rue, le rôle qu'avait avant la guerre le soldat de l'armée impériale.

Le passant croise aussi des gentlemen en uniforme gris-crier. Ce sont les aviateurs; mais il ne semble pas que le régime veuille trop attirer l'attention sur ces soldats. Les élèves pilotes, qui se recrutent chez les jeunes hitlériens et les étudiants, portent sur la manche un insigne aux ailes déployées très peu visibles si on le compare aux boutons d'émail des membres du parti. Avec les soldats réguliers de la Reichswehr, les gardiens de la paix de la police de sûreté, les employés des postes, les employés d'usines, les membres de l'organisation politique, les employés de chemin de fer, tous en uniforme, les S. A., les S. S., les aviateurs, la rue allemande a l'aspect d'une ville de garnison un dimanche dans une région frontalière.

Quand tous les salariés du Front de travail auront à leur tour reçu un uniforme dont le port sera certain jour obligatoire, on pourra dire que presque toute la population masculine allemande, à l'exception des nourrissons et des barbons, arborera «l'allure dégagée et martiale que doit avoir le soldat d'infanterie», comme s'exprimait notre vieille théorie militaire du temps de paix.

Propagande et apogées

L'uniforme a pris une telle place dans la vie de l'Allemagne naziste que libraires et camelots vendent de petites brochures enseignant la signification des tresses, galons, parements, insignes, fourragères, chevrons, cocardes, boutons, claquettes, décorations arborées par l'énorme quantité d'hommes enrégimentés à un titre quelconque.

La rue allemande est martiale, mais elle prend aussi, et de plus en plus, une note soviétique. Des calicots traversant les rues à hauteur du premier étage promulguent les vérités premières du régime. Les pavements sont devenus chroniques, au rythme de deux à trois exhibitions de drapeaux par mois et sous les prétextes les plus divers. Des torpilles béantes en tôle mince, fichées verticalement aux carrefours sur des socles d'acier, rappellent aux passants le danger permanent d'attaques aériennes pour un peuple pacifique, mais

entouré de voisins «armés jusqu'aux dents». Des affiches apposées sur des panneaux spéciaux montrent l'Allemagne surveillée d'escaliers d'avions ennemis tellement denses que le ciel allemand en est obscurci.

Pour inciter à la visite des expositions, la propagande use de réclames gigantesques, de couleurs criardes, comme si elles s'adressaient à des enfants incapables de comprendre un texte écrit. De nombreuses boutiques nouvelles se sont ouvertes pour vendre aux affiliés des multiples organisations l'uniforme et l'équipement correspondant. Des bottes au képi, tout est en montre de ce que rêve l'homme nazi: muette, «as de carreau», courte baionnette dite coupe-choux, toile de tente, outill, ceinturon et baudrier. Le baudrier a pris dans les préoccupations des sujets d'Hitler une importance particulière: il distingue, dans les légions brunes, le service armé de l'auxiliaire, l'apte de l'inaapte.

Partout la propagande requiert l'attention. Des autobus fermés circulent lentement, d'où sortent des radiodiffusions de marches militaires, des conseils impératifs, des affirmations péremptoires. Du matin au soir, l'Allemand se trouve, dans la rue, submergé, pénétré, obsédé de la propagande qui doit faire de lui un autre homme, ayant renié l'intérêt personnel pour la plus grande force du Deutschtum, une sorte de jésuite d'une immense confrérie travaillant uniquement pour la plus grande gloire du Führer.

On retrouve là, en somme, beaucoup des procédés de propagande que les reportages photographiques nous ont transmis de Russie soviétique, y compris les grandes concentrations de population muette, les défilés, les parades militaires avec musique, les «journées» et tous les genres de manifestations spectaculaires et photographiques capables d'étonner et de suggestionner les masses, de les griser par inhibition de l'esprit critique et du raisonnement.

Le règne des svastikas

Le régime naziste s'est heureusement élevé à temps contre l'abus de la croix gammée dans la réclame et la publicité et il a sauvé ainsi la rue d'une véritable inondation de svastikas. Une loi a dû même interdire l'emploi de l'emblème révolutionnaire comme motif de décoration, qu'il s'agisse d'assiettes, de pipes, de montardiers, de caleçons ou de pull-overs. Les nazis du type délinquant doivent maintenant se satisfaire à domicile. Certains, dit-on, mangent des gâteaux en forme de croix gammée; d'autres auraient même tapissé leurs chambres de papier dont l'unique ornement serait, sous tous les formats, ce signe biscornu et sautillant.

Toutefois, les commerçants font leur cour au régime autant qu'ils peuvent. A l'approche des éternelles, les soldats de plomb dans les vitrines n'étaient que héroïques S. A. et leurs défilés rappelaient certains passages de la révolution, notamment la retraite aux flambeaux du 30 janvier, la nuit, dans la capitale conquise sans combat. Dans maintes boutiques figure le portrait du Führer, dans les formats les plus divers, ou bien son buste encadré de palmes. Les corymbes du parti Goehring, Goebbels, Roehm ont vu de même leur effigie entrer dans la gloire. Les libraires n'exposent plus, dans ce pays du livre qu'était l'Allemagne, parmi les publications permises, que les œuvres standardisées ayant reçu du régime un brevet d'orthodoxie.

Le byzantinisme de l'époque a conduit à la fabrication de bouquins tellement illisibles que le parti lui-même en a été dégoûté et qu'il a conseillé publiquement aux affiliés de les mettre aux cabinets.

Chaque auteur a voulu, en effet, renchérir sur les thèmes racistes et paysannes nouvelles (Sang et race, Terre et race, etc.), et beaucoup ont, par leurs excès de servilité, dépassé les bornes qu'impose la simple pudeur.

C'est toutefois l'examen approfondi d'une devanture de librairie allemande qui donne aujourd'hui le mieux l'idée de l'évolution que le régime impose au peuple allemand, et les catalogues de production livresque de 1933-1934 devront prendre place dans la documentation des historiens.

La rue allemande enseigne au visiteur que l'Allemagne se militarise, se soviétise aussi et que la propagande nationaliste, entre deux pavements, envahit les manifestations de l'activité publique et pénètre chaque jour davantage dans la vie privée des sujets du Führer.

La presse étant pratiquement supprimée et la population ayant de bonnes raisons de se montrer circonspecte dans l'expression de ses critiques, nul ne saurait dire à quelle profondeur véritable les mœurs allemandes se trouvent ainsi transformées. Même si le nazisme ne devait pas durer, comme certains de ses leaders l'annoncent, au moins une trentaine de siècles, la militarisation générale de la population restera un résultat durable, tandis que sa prolifération, si les efforts du régime échouent, ira probablement en s'aggravant. La rue germanique, sous le nazisme, montre que l'Allemagne semble s'orienter vers un ordre social qu'on pourrait appeler militaro-collectiviste.

(Le Petit Parisien)

Vous vivez trop vieux... si vous atteignez un âge avancé sans avoir réussi à vous assurer un repos mérité, après le labeur de toute une vie.

La DOMINION LIFE ASSURANCE COMPANY, grâce à ses plans de pension et de rente appropriés à chaque cas particulier, peut vous garantir un revenu stable pour vos vieux jours. C'est aujourd'hui que vous devez y songer, et agir en conséquence. Tél.: HA 9277, ou écrire à 1010 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal.

L'Angleterre et les Dominions

Les Français disent volontiers à l'Angleterre et ils le disent avec raison: «Vous êtes aussi menacés que nous par le réarmement de l'Allemagne. Tâchez donc de le comprendre et agissez en conséquence. Déclarez franchement à Berlin que vous serez derrière nous le jour où on nous déclarera la guerre! On hésitera dès lors à nous attaquer.» Ces propos sont le bon sens même d'autant plus que le seul moyen de tenir désormais l'Allemagne en échec, c'est de faire miroiter à ses yeux la répétition de la coalition de 1914. Malheureusement, la Grande-Bretagne fait la sourde oreille à ces sages conseils qui lui donne la France. Elle ne veut pas s'engager, elle préfère wait and see. Beaucoup d'Anglais, au surplus, s'imaginent de bonne foi qu'en donnant à la France cette promesse d'assistance qu'elle sollicite, ils favorisent cette «hégémonie continentale de la France» dont ils eurent, de tout temps, le cauchemar.

Mais il est une autre raison aux hésitations du gouvernement de Londres: l'état d'esprit politique des Dominions et puissances d'outre-mer. Nous voudrions appeler aujourd'hui sur ce point l'attention de nos lecteurs. L'attitude expectante, prudente, hésitante du Royaume-Uni sur le problème de l'assistance militaire est peut-être difficile à justifier en présence d'une Allemagne qui brûle de redevenir une grande puissance militaire, mais, encore une fois, l'attitude anglaise s'explique.

Quand la grande guerre éclata, en 1914, il y avait encore un Empire britannique. Cet énorme organisme paraissait animé d'un génie commun, d'une volonté commune. Il prouva son unité essentielle en se tournant comme un seul homme contre l'Allemagne. Parce que cette puissance avait envahi la Belgique, la Grande-Bretagne se dressait contre elle. Du coup le Canada, l'Afrique du Sud, la Nouvelle-Zélande, l'Australie en firent autant. Ces pays agiraient-ils de même aujourd'hui? Rien n'est moins certain. Et voilà qui contribue puissamment à l'attitude passive du gouvernement de Londres.

On n'a jamais très bien su ce qu'était l'Empire britannique. Sir Rudyard Kipling qui l'a magnifiquement exprimé et superbement chanté aurait été sans doute bien embarrassé de le définir sinon par des images et des allégories. Depuis le temps relativement peu éloigné où Kipling exaltait l'Empire, celui-ci s'est encore modifié. La force centrifuge a progressé aux dépens de la force centripète. Les Dominions deviennent de plus en plus autonomes, de plus en plus indépendants. Ils ont leurs intérêts et leurs soucis qui ne concordent pas absolument avec ceux de la métropole. Tout compte fait, l'Empire britannique de 1914 n'est plus. Il a été rem-

placé par autre chose, par une chose en voie de formation.

Les débats qui se poursuivirent à Genève et à l'Assemblée de la Société des nations de 1924 donnaient le sentiment très net de cette incohérence britannique. Il s'agissait, comme on se rappelle, de rédiger un protocole régissant l'arbitrage obligatoire et déterminant l'assistance mutuelle. La délégation anglaise laissait entendre, afin d'éviter de prendre des engagements, que «les Dominions ne le suivraient pas». Et les délégués des Dominions justifiaient par leur attitude et leurs votes cette réserve de la délégation anglaise. Sir Austen Chamberlain décida un jour de convoquer les membres de la presse étrangère et de leur exposer cette situation. Il fit un beau discours. Après quoi il invita les journalistes présents à lui poser des questions: il se ferait, disait-il, un plaisir d'y répondre. Or il se trouva quelqu'un d'assez naïf pour le prendre au mot: «Veuillez nous expliquer, Monsieur, ce que c'est que l'Empire britannique.» Sir Austen Chamberlain sursauta, mais pour se reprendre tout de suite: «Monsieur, fit-il, les Anglais ne savent pas eux-mêmes ce que c'est que l'Empire et ils le savent de moins en moins. Comment pourrais-je renseigner des étrangers sur ce mystère?»

Au mois de mars 1925, le gouvernement britannique se prononça contre le Protocole de Genève du 2 octobre 1924 pour cette raison capitale: «que les obligations qu'il lui imposait étaient trop considérables, eu égard à l'étendue de l'Empire britannique». Depuis lors, je le répète, les Dominions se sont encore plus détachés de l'Europe et de la politique européenne. Si la guerre éclatait demain — ce qui, du reste, nous paraît peu probable — il se pourrait fort bien que plusieurs Dominions restassent neutres. L'Allemagne le sait et, tout en redoutant fort d'avoir l'Angleterre pour ennemie, peut-être compte-t-elle sur une défection de l'Empire pour accroître ses chances. Quant aux Anglais imbus de ce qu'on peut appeler l'esprit continental, ils comprennent le danger croissant que représente le réarmement de l'Allemagne. Et quelques-uns d'entre eux, lord Howard de Penrith, ancien ambassadeur à Madrid, M. Wickham Steed, l'écrivain connu, Sir Edward Grigg et M. H. W. Richmond viennent d'écrire au Times pour demander la convocation immédiate d'une Conférence impériale où les Dominions déclareraient jusqu'à quel point ils soutiendraient l'Angleterre si la guerre éclatait. Il n'est pas certain que le gouvernement réunisse cette conférence. Il est à craindre, si elle se réunit, qu'elle révèle une «communauté» assez divisée.

Maurice MURET
(La Gazette de Lausanne)

Le comité du tunnel sous la manche

Les transports aériens entre Paris et Londres se développent et certains de conclure déjà que l'avion rendra le Tunnel sous la Manche inutile. C'est aller un peu vite et c'est même, à notre avis, faire preuve d'une irréflexion complète. L'avion a beau jeu de l'emporter sur le bateau, car il offre deux avantages: celui du transport direct; celui d'un voyage pouvant être effectué aller et retour dans la même journée. Mais ce sont, précisément, les deux avantages essentiels qu'offrira le Tunnel sous la Manche et ils seront d'une portée incalculable pour les relations entre deux villes comme Paris et Londres, les deux plus grandes du monde après New-York. Ce qui sera certainement éliminé, ce sont les transports par bateau, au moins ceux par les routes maritimes les plus courtes se superposant, en quelque sorte, au Tunnel, c'est-à-dire celles de Boulogne et de Calais. Mais qui les regrettera? Pas même, nous en avons la conviction, la Compagnie de Chemins de fer anglais qui exploite actuellement la flottille de navires de pavillon britannique faisant le service de Détroit par ces routes, bien que cette Compagnie, lors de la dernière enquête de 1930, n'ait pas laissé de montrer certaines appréhensions à cet égard. Combien le gain de ses voies ferrées compensera la perte subie par ses navires! En réalité, l'avion entre Paris et Londres ne dispensera pas plus d'un chemin de fer direct entre ces deux points qu'il ne le fait ailleurs. C'est l'évidence même. Pourquoi alors ne pas dire que l'avion dispensera de tous transports terrestres en commun, même par auto? On arriverait à des conséquences absurdes.

Peut-être pour les relations entre Paris et Londres l'avion demeurera-t-il le moyen de transport ultra-rapide, mais, d'une part, il restera le mode de transport cher, à moins qu'il ne reste subventionné comme il l'est actuellement et, d'autre part, la voie ferrée demeurera celle du confort et de la sécurité, malgré tous les progrès que la voie des airs pourra réaliser.

En tout cas, le problème est le même pour le chemin de fer sous-marin entre la France et l'Angleterre que pour la construction ou la conservation de toute voie ferrée, à cela près que notre chemin de fer sous-marin a devant lui des perspectives de trafic telles qu'il est toujours assuré d'en conserver une part largement suffisante pour constituer son équilibre financier.

Ces choses-là sont de simple bon sens. Cela ne dispense pas, malheureusement, de devoir les dire.

G. BERTIN
(France-Grande Bretagne)

Le blé en U.R.S.S.

Vers le milieu d'avril, la totalité des terres emblavées en Russie soviétique représentait environ 18.500.000 hectares, soit une superficie double de celle de l'année dernière.

Le Duce et la dénatalité

Parmi les moyens de lutte contre la dénatalité, le Duce a placé la prophylaxie de la stérilité. Dans un long article, la *Gazette del Popolo* étudie précisément l'action du «Centre pour la cure de la stérilité», établi à Turin, qui s'occupe, non seulement de la femme, mais de l'adolescent, afin de prévenir la stérilité, et de l'homme, trop souvent rebelle à tout examen et à toute cure. L'auteur de l'article termine par un appel aux époux, dont le devoir impérieux est de se prêter à l'action médicale, afin de ne pas priver la patrie de la progéniture à laquelle elle a droit.

Vous lisez cette réclame?
D'autres liront la vôtre.

Chez WOODHOUSE

Aubaines
Facilités de paiement

Ameublement de salon, style moderne, trois pièces: un divan et deux fauteuils, recouverts de tissu de qualité, vert ou rouille. Le divan peut se transformer à volonté en grand lit ou en lits jumeaux. Prix courant: \$64.50. Pendant le mois de mai, les trois pièces pour \$40.95.

Versement initial: \$5. Mensualités: \$3.
Divan de studio, modèle Pembroke, muni de deux matelas à ressorts. Peut se transformer à volonté en grand lit ou en lits jumeaux. Prix courant: \$32.50. Actuellement: \$18.95.

Versement initial: \$3. Mensualités: \$2.
Un autre divan de studio, muni également de deux matelas à ressorts et pouvant se transformer en grand lit ou en lits jumeaux. Prix courant: \$29.50. Une aubaine pour \$14.95.

Versement initial: \$3. Mensualités: \$2.
Lit à panneaux d'acier, solide, style moderne, muni d'un matelas à ressorts et d'un sommier à réseau de fils et de lattes d'acier. Toutes dimensions ordinaires. Prix courant: \$37.50. Pendant le mois de mai: \$24.95.

Versement initial: \$2. Mensualités: \$1.
Coffre de noyer, solide, d'un beau dessin, intérieur en caoutchouc rouge. Longueur: 42 pouces. Prix courant: \$21.50. Une aubaine pour \$12.95.

Versement initial: \$1. Mensualités: \$1.

Woodhouse & Co. Ltd

105 ouest, rue Sainte-Catherine
Remboursement des billets de chemin de fer ou d'autobus dans un rayon de 150 milles de Montréal, pour tout achat de \$100.
Livraison gratuite des marchandises dans un rayon de 200 milles de Montréal, pour tout achat de \$100.
Les marchandises sont emmagasinées et assurées gratuitement jusqu'à la livraison.

